

I. — PARTIE THEORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

V. PARTIE.

LES GENRES DE COMPOSITION.

IX Leçon : — La Dissertation.

1. Dissorter, au vrai sens, c'est rassembler autour d'une *idée particulière*, les notions fournies par la littérature, l'histoire littéraire, l'analyse des auteurs, l'histoire universelle, la philosophie, morale surtout et sociale. Illuminer d'un jour plus brillant cette idée particulière en la détachant de toutes les questions qui lui sont connexes, multiplier ses rayons en l'éclairant par des principes ou des faits d'observation: voilà la *nature*, le rôle propre de la *dissertation*.

Elle consiste donc avant tout dans la "démonstration d'une thèse"; et, bien qu'il ne faille pas toujours rappeler à son sujet toutes les notions qui s'y rattachent, au moins, doit-on toujours l'étendre par l'un ou l'autre de ces procédés.

* *

2. Après le *discours*, qui s'applique à tous les intérêts généraux ou particuliers de la vie des peuples, aucun exercice littéraire ne requiert donc une plus grande ouverture d'esprit.

La dissertation présuppose une connaissance étendue non seulement de la "théorie," mais aussi de la pratique des lettres. On y réus-it d'autant mieux que l'on est plus familiarisé avec les "questions générales" auxquelles se rattache le sujet particulier, avec les "études" littéraires, historiques, philosophiques, dont l'ensemble concourt à le développer, à l'étendre, à l'apprécier sagement: Il y faut une "lecture" abondante, variée, bien choisie surtout, faite dans les œuvres plus instructives qu'agréables: l'éru-dition, dirions-nous, y soutient souvent un rôle plus considérable que la science.

Elle suppose encore la discipline de l'esprit ou "culture," l'habitude de "l'analyse" surtout, pour soutirer du sujet, — comme l'on exprime l'eau d'une éponge — les mille gouttelettes dont il offre la synthèse. Ajoutez à tout cela l'"habileté" nécessaire pour voiler le lien réel entre les divers aspects révélés par l'analyse et avouez que nous n'avons pas tort de prétendre la dissertation difficile, quoique éminemment utile à la formation de l'esprit: voilà ses conditions.

* * *

3. Elle se diversifie d'ailleurs presque indéfiniment, selon la diversité même des questions qu'elle étudie.

a) **Littéraire**, la dissertation s'applique tantôt à développer une "théorie," comme serait l'emploi du merveilleux, — la différence entre poésie et versification, — les règles pour juger d'une bonne tragédie, — les parties de la rhétorique, tantôt un sujet "pratique": appréciation d'un auteur — ou examen d'un aspect particulier de son talent, — étude entière ou partielle d'un ouvrage, — comparaison d'une œuvre avec une autre, d'un écrivain avec un autre, — tableau de certains phénomènes dans la vie littéraire d'un peuple, — analyse des influences qui ont modifié le goût public.

b) **Historique**, la dissertation renferme, dans un cadre vivant, les phases d'une existence "nationale," — les évolutions d'un "groupe," — les agissements d'un "homme," — les divers éléments d'un "fait": administration, révolution, guerre, bataille, progrès littéraire, artistique, scientifique, commercial, constitution.

c) Si son objet se présente au point de vue **moral, philosophique**, ou bien elle ordonne une "question de cours" ou *conférence* pour la rétablir complète et claire, — ou bien elle développe, commente, réfute des thèmes d'ordinaire enfermés dans des pensées d'écrivains célèbres. Comme ces pensées ou maximes paraissent souvent paradoxales, le mérite et le profit consistent à démêler en elles la part de la vérité et de l'erreur.

La dissertation s'applique donc aux études les plus passionnantes de l'esprit humain.

* * *

4. **Les procédés.** — Quel que soit le sujet proposé ou choisi, il importe avant tout d'en "bien saisir les termes." Le traduire, au début, dans une forme personnelle, assure la marche du développement: préciser ses justes limites empêche de tomber dans des hors d'œuvre où l'on sent que la question, au lieu d'avoir été

attaquée de front, a été prise de biais, au détriment de la clarté et de la force.

Le thème, ou l'idée *générale*, nettement établi, il reste à en "scruter les différents aspects particuliers."

(*Dissertation littéraire*)—S'agit-il d'une *théorie*? Pour ne pas s'égarer dans un thème aussi général, il suffit de le concrétiser en le réduisant à un fait d'observation. Ainsi, la "différence entre poésie et versification" ressortira mieux, si l'on considère d'abord la distinction tranchée entre un Racine et un Delille. Ainsi, encore, l'on percevra vite les "caractères de la vraie amitié," en les découvrant dans les sentiments et les actes d'un ami, d'un Jonathas, d'un Patrocle, d'un Olivier.—Un sujet *pratique*, parce déjà concret, ne requiert plus l'emploi de ce procédé. Ici, qu'on se rappelle le genre cultivé par l'auteur et celui de l'ouvrage, les qualités en harmonie avec la perfection de ce genre, le milieu sur lequel a rayonné l'action d'un écrivain ou d'une école. Le développement s'offrira alors de lui-même :—dans Racine ou Corneille, on recherchera l'application des règles dramatiques,—des lois historiques dans A. Thierry ;—de l'Hôtel de Rambouillet on notera l'influence sur la langue, les mœurs de la société, la direction de la littérature... (1)

(*Dissertation historique*)—En histoire, les "vues d'ensemble" étudient les "causes" qui ont préparé les "manifestations" diverses de la vie et les "conséquences" produites par ces faits et ces causes. L'appréciation d'un "homme" embrasse sa carrière "privée": éducation, caractère, vie intime, naissance et mort, et son rôle "public": politique intérieure ou extérieure, administration financière, judiciaire, commerciale, coloniale, militaire, littéraire. Enfin, le tableau des "événements" développe les "relations intérieures" des différentes classes d'un peuple et les "rapports extérieurs" de la nation avec les autres Etats.

(*Dissertation philosophique*)—Que si l'on ose aborder des problèmes philosophiques ou moraux, la difficulté augmente, la donnée elle-même devenant plus élevée et plus abstraite. Les faits y occupent une place à peu près nulle: seule l'intelligence découvre dans certains événements réveillés par la mémoire, leur connexité avec la pensée proposée. Quoiqu'il en soit, le premier procédé consiste à bien saisir le sens de la maxime en l'exprimant dans une forme différente, à rechercher la nature de l'ouvrage d'où elle est tirée,

(1) Voir BRUNETIÈRE: Manuel de l'hist. de la litt. fr. p. 111-112.

le tempérament de son auteur, le milieu où il vivait, la classe de personnes à laquelle il s'adressait, même le temps où il l'a écrite. Alors seulement l'heure sera venue de distinguer en elle, pour la démontrer, la part du vrai et du faux. Le développement coule de soi, si seulement l'on observe que toute pensée peut être expliquée sous l'un de ces cinq points de vue :

1. Détermination du "mot de valeur" ou des mots principaux;
2. Extension du sujet par les "applications" pédagogiques, littéraires, morales qu'il comporte;
3. Observation de la "signature," en vue du sens à pénétrer ou d'une explication partielle;
4. Achèvement de l'analyse par des "considérations d'histoire littéraire";
5. Complément du texte par des "remarques d'ordre philosophique, historique, littéraire et moral." (1)

* * *

5. Si les procédés de la dissertation varient, pour ainsi dire, avec la variété même de son objet, non moindre semble la diversité de ses formes. Puisqu'elle se réduit presque toujours à une démonstration, faudra-t-il la présenter toujours sous la forme rigoureuse et sévère d'une thèse philosophique? Oui, si la dissertation se limitait exclusivement à la philosophie; mais nous causons littérature. Donc, avec un plan bien défini et logiquement ordonné, sans que toutefois l'art y éclate trop, il sera utile de lui faire revêtir la forme littéraire la plus agréée des lecteurs.

A. **Tableau.**—Rien n'empêche de la voiler sous les couleurs d'un tableau ou de tableaux successifs: telle une étude sur le lyrisme au XVII^e siècle—ou une vue d'ensemble sur le siècle de Louis XIV.

B. **Caractère, Portrait.**—Le caractère et le portrait lui prêtent volontiers aussi leurs contours: à cette forme se rattacherait une dissertation sur l'écrivain classique—ou sur La Fontaine fabuliste, par exemple.

C. **Lettre.**—Par son tour facile la lettre fait mieux passer le précepte moral et la thèse historique:—ainsi Jeanne de Navarre recommandait à Joinville d'écrire la vie de saint Louis;—ainsi pourrait-on présenter une démonstration communicative, et même attrayante, à un étudiant sur ce thème: *Labor improbus omnia vincit.*

D. **Parallèle.**—Quelquefois on oppose, dans une parallèle animée, deux ou trois figures, en signalant, sans toutefois se con-

1) Voir J. du BAC: *Art du Plan*, III partie.

traindre à une symétrie absolue, leurs différences ou leurs ressemblances.—Turenne et Condé, (BOSSUET, *Or. Fun. de Condé*); Corneille et Racine, (LA BRUYÈRE : *Revue*, année 1900, p. 386); la bataille de Rocroy, d'après Bossuet et Voltaire, (voir *Ordinaire : Rhétorique nouvelle*); l'*Abner* de Racine et le *Brutus* de Shakespeare; le Songe d'Enée et celui d'Athalie.

E. *Dialogue*.—Enfin, le dialogue rend la dissertation d'autant plus intéressante que les personnages semblent y exprimer plutôt des sentiments personnels et s'y trahir eux-mêmes: — Enée et Achille, — Virgile et Dante aux Enfers; Virgile et Horace, (FENELON, *Dial. des Morts*). Voir *REVUE*, plus haut, pp. 173-182.

* *

6. Attirons l'attention des élèves sur la *composition* et le *style*. Nous l'avons déjà marqué: la dissertation ne saurait se passer de plan. Encore est-il important que l'*art* s'y dérobe: il y faut du temps, de la lecture analytique, de l'expérience acquise sous un bon maître. Mieux vaut ne pas indiquer, par une transition verbale, le passage d'une idée à l'autre: le développement précédent doit annoncer avec assez de clarté dans sa finale le développement subséquent.

D'autre part, et de sa nature, toute dissertation se propose un but didactique. Pourtant gardons-nous de lui prêter—encore une fois — le ton trop grave et la physionomie revêche d'une thèse pure. Sachons *agrémenter* les réflexions, si sérieuses soit-elles, avec des faits bien amenés, des comparaisons naturelles et neuves, une phrase variée par l'interrogation, l'exclamation, l'apostrophe, enfin l'emploi approprié des métaphores et des figures. Recherchons non seulement le mot *juste*, mais encore *image*: l'image rend la démonstration plus saisissante, sans empêcher la soudure des chaînons qui guident l'esprit jusqu'à la retraite, où se dérobe la vraie pensée de l'auteur, la rectitude ou la fausseté de son assertion.

* *

7. Concluons à l'utilité de ce genre de composition. Dissertar, c'est faire à la fois œuvre de penseur et d'écrivain; c'est même y ajouter l'habileté de l'artiste.

En ce sens, la dissertation offre-t-elle de sérieux avantages à nos élèves? Nous oserions distinguer la réponse. S'agit-il du développement intellectuel, de la discipline à acquérir pour rappeler à l'occasion d'un texte les remarques littéraires ou autres qu'il suggère, de sa valeur *instructive* en un mot? Nous n'hésitons pas

à en conseiller vivement et fortement l'exercice: il faut peut-être regretter l'oubli où elle végète souvent. Mais au point de vue de la valeur *éducative*, nous regretterions de la voir détrôner complètement le *discours*. Sans doute elle oblige à des recherches utiles, à une analyse pénétrante; cependant, comme le constate un praticien, cet exercice devient trop souvent nuisible, parce que les élèves se contentent de recherches à peu près nulles, plagient des manuels de seconde main ou rabâchent des formules vides. (1).

Au contraire, le discours, bien compris et pratiqué d'une manière intelligente, ne se heurte à aucun de ces inconvénients. Les sujets ordinaires des discours, plus familiers aux élèves, leur fournissent toujours quelque chose à dire. Bien plus, le discours en fait des *penseurs*, en les obligeant à approfondir les grandes idées de devoir, de justice, d'autorité, de générosité, d'honneur, fondamentalement même, avec la religion, de tout ordre familial et social. Il les transforme aussi en *artistes*, parce qu'il leur enseigne l'unité, l'ordre, la clarté, l'art de la composition... Il produit enfin d'excellents *patriotes* et d'*honnêtes gens*: comme la parole joue dans notre pays un rôle prépondérant, le maniement préalable de ces grandes idées les prépare à leur future mission nationale, et les incite à s'innoculer à eux mêmes les nobles sentiments qu'elles provoquent.

Nous espérons que la REVUE en tentera la démonstration d'une manière pratique et théorique, en 1903. (2)

BIBLIOGRAPHIE.

1. A. MARAIS: Recueil de comp. fr.—Hachette, Paris. 2 francs.
2. M. MAZURE: Les meilleurs écrivains, apologistes de la foi chrétienne. Desclée, Paris. 5 fr.
3. Abbé DELMONT: Dissertations philosophiques; Nouveau recueil de dissertations, 2 vol. à 3.50 et 4 fr.
4. G. ARNAUD: Recueil Méthodique de comp. fr.—Laisney, Paris. 6 fr.
5. UN SIÈCLE, mouvement du monde, 1800 à 1900.—Oudin, Paris, 12 fr.
6. MOR BAUNARD: Le Collège chrétien, 2 vol. in. 8, Poussielgue, Paris. 5 fr. l'ab.—Les Victimes du doute, etc., etc.
7. Les œuvres de l'abbé DELFOUR, de LE BIDOIS et CHAUVIN, de LOUIS VEUILLOT, d'ED. BIRÉ, etc.

(1) Voir J. ARNAUD: Recueil de compos. fr., Préface.

(2) Voir le P. VEREST, S. J.: *Manuel de littér.*: num. 458-61.

II. — PARTIE PRATIQUE.

N° I.

LETTRES CANADIENNES.

(Neuvième lettre.)

BIEN CHÈRE SŒUR MARIE,

De Montréal, dont je dirai plus encore, je me suis rendu aux TROIS-RIVIÈRES, ville ainsi nommée des trois embouchures par où le *Saint-Maurice* déverse ses eaux dans le *Saint-Laurent*. Paisiblement assise sur la rive gauche, ombragée d'arbres, témoins contemporains de son berceau, elle paraît, bien que remontant à l'époque de Champlain, toute fraîche et gracieuse dans sa robe de maisons aux briques rouges, sous la brise d'eau douce du fleuve, sous l'odorante haleine de ses jardins et de ses riches campagnes, jeune de physionomie, opulente de souvenirs. Un monastère d'Ursulines, — ces captives volontaires chantent ici, sous la grille, les cantiques de Sion, comme leurs Sœurs au pied de nos falaises bretonnes et normandes — baigne ses murs, vieux de deux cents ans

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

Morphologie.

Chap. VIII. — La Conjonction.

I. DEFINITION: mot invariable qui sert à unir les mots entre eux et les propositions entre elles.

II. DIVISION: A. **Conjonctions de Coordination.**

a) Elles servent à unir des mots ou des propositions de même nature. Ex.: "Jardins et campagnes"; Dieu résiste aux orgueilleux, *mais* il soutient les humbles.

b) Les principales sont: "et, ou, ni, mais, car, or, dans..."

c) Elles expriment: 1. l'union ou l'alternative: "et, ou bien, soit... soit, tantôt... tantôt."

2. L'opposition: "mais, cependant, néanmoins, toutefois, en revanche, pourtant."

3. La cause ou la preuve: "car, en effet."

4. La transition: "or, d'ailleurs, du reste, du moins, au surplus, aussi bien, de plus, d'autre part."

5. La conséquence: "donc, c'est pourquoi, aussi, par conséquent, par suite, ainsi."

dans les ondes bleues et fuyantes du grand fleuve, tandis que le monastère des Religieuses du Précieux-Sang est perché, comme un nid de colombes, sur la crête d'un mamelon boisé, à l'angle opposé de la ville: au centre et entre ces deux extrêmes, se détachent le séminaire et la cathédrale avec sa nef et son clocher, riant de jeunesse et de verdure. Ainsi, la religion des premiers jours de la colonie enveloppe, dans un réseau d'or et de lumière, l'âme de la jeunesse des deux sexes, sous les mailles de l'éducation, de la prière et du culte religieux.

A la vérité, je suis honteux de ne pouvoir te peindre la "bonne ville" de QUÉBEC, fondation de Champlain, pierre angulaire de la colonie, foyer du catholicisme et de la civilisation, rempart de la Nouvelle-France, tête et cœur à la fois du prestige de la domination française, florissante et riche d'espérance d'abord, chancelante et morcelée ensuite, expirante et ensevelie finalement dans les plaines d'ABRAHAM, là sous les fortifications qui ne survivent que par des ruines. Mais mon séjour a été celui d'un oiseau sur la branche: il me faudra revoir Québec... avant de mourir!

Si, revenant sur mes pas, ou remontant le courant du fleuve, je descends presque en face des Trois-Rivières, je salue NICOLET, cité jeune ou du moins encore au cours de son développement: jeune l'évêché, jeune l'Hôtel-Dieu et le couvent des Sœurs de

REMARQUES:—Le mot "aussi" s'emploie— a) comme *adv.*, dans le sens de "autant," ou "pareillement"; "aussi savant que son frère"; b) comme *conj.*, dans le sens de vers "c'est pourquoi"; "il est bon; aussi tout le monde l'aime."

Quand deux mots ou propositions sont opposés l'un à l'autre par "mais" la première renferme souvent une *loc. adv.* qui rend l'opposition plus vive: *A la vérité, je suis honteux... Mais mon séjour...!*

B. Conjonctions de Subordination.

a) Elles servent à unir deux propositions dont la seconde est subordonnée à la première: "Je reviens à un village *qu'on* appelle Lachine."

b) La principale est *que*; et le plus souvent, elle se met entre les deux propositions pour indiquer que la seconde est le complément direct de la première: c'est le cas de l'exemple qui précède.

Les autres conjonctions ou locutions conjonctives de subordination expriment:

1. Le but: "pour, afin, de peur que."
2. La conséquence: "de façon, au point, si bien, de sorte, tellement, de manière que."
3. La cause: "comme, puisque, parce que, de ce, vu, attendu, du moment, dès lors, dès là, que."
4. La condition, la supposition: "si, à condition, en cas, si ce n'est, à moins, excepté, supposé, soit, pourvu que."

l'Assomption, pendant que le séminaire s'apprête à célébrer, l'an prochain, le centenaire de sa fondation.

Et surtout le meilleur accueil agrémente ces visites; ni ennuis ni regrets dans un semblable voyage.

Cependant je reviens à Montréal ou plutôt à un village de la banlieue qu'on appelle LACHINE. C'est là, en effet, que nous possédons une charmante résidence, à deux pas du *Saint-Laurent*, en face d'un village exclusivement peuplé d'Iroquois, dernier rameau des aborigènes ou sauvages de nos régions. Ces Indiens, longtemps desservis par les Jésuites et les Oblats, sont tous catholiques, gardent de leurs coutumes tout ce qui s'adapte à la civilisation moderne, parlant leur idiome dont ils usent encore à l'église et dans leur foyer, portant sur leurs traits épais, rudes et bronzés, dans leurs yeux blancs et beaux, les traces visibles de leur rude nature et de leur redoutable férocité. Il n'est que l'Evangile qui puisse transformer les lions en agneaux ! Or, c'est ce qui est advenu; bien qu'il faille, dit-on, savoir se mettre en méfiance du retour de certains instincts qui brouillonnent dans leur sang. Le sang des missionnaires Jésuites a donc conquis ces âmes à Dieu !

Quand on est Religieux, on ne s'appartient plus, mais au divin Maître Jésus-Christ: puisque l'on vit et que l'on souhaiterait mourir pour lui, il est doux d'accomplir sa sainte volonté. C'est elle qui me conduit et me fixe à OTTAWA, peut-être qu'elle m'y réserve mon tombeau; mais l'adage me plaît, lorsqu'il exprime la belle vérité: "le Mont des Oliviers est proche du Calvaire."

5. La concession, la restriction: "bien que, quoique, encore que, quand même, même si, lors même que, quelque... que, si... que, tant...que."

6. La comparaison: "comme, de même, selon, à mesure, ainsi, autant que."

7. Le temps: "lorsque, quand, comme, pendant que, tandis que, tant que, chaque fois que, avant que, jusqu'à ce que, après que, avant, depuis, aussitôt, dès que."

8. L'opposition, l'insistance, l'omission: "au lieu que, loin que, tandis que, autre que, sans compter que, sans que."

REMARQUES:—a) Il faut bien distinguer: "que," relatif, "que," pronom interrogatif; "que" adv. de quantité; "que" adv. interrogatif; "que" conjonction.

b) Il faut bien distinguer: "comme" adv. de manière; "comme" conj. de cause; "comme" conj. de temps.

c) Il faut bien distinguer: "si" adv. de quantité; "si" adv. affirmatif; "si" conj. qui marque une condition.

d) Il faut bien distinguer: "quoique" conj. et "quoi que" pronom relatif indéfini.

Ottawa ! ce mot te paraît sans doute barbare ! Aimerais-tu mieux *Bytown*, première dénomination anglaise de notre capitale ? Je te laisse à choisir. La raison de cette appellation se fonde sur le nom du colonel By qui fit choix, en 1822, de cet emplacement ; ce n'est qu'en 1854 que le mot *Ottawa* fut définitivement adopté, quatre ans avant la désignation de la ville par la reine Victoria comme capitale du Canada.

Le site est aussi gracieux que pittoresque, sur la rive sud de la rivière *Ottawa*, qui serait un fleuve en Europe, au confluent d'un cours d'eau qui se nomme le *Rideau*. Au nord de la ville, l'œil plonge à l'horizon où il se heurte à d'énormes collines boisées sur le versant desquelles et au-dessous s'allongent des plaines fécondes de terres arables. Et là, tout contigu, sur le bord opposé de la rivière, Hull, ville manufacturière de la province de Québec, reconstruit à neuf ses magasins et ses maisons qui se drapent de leur toilette rouge éclatant.

Les rues de la capitale, spacieuses et bien alignées, serpentent comme des figures géométriques autour de carrés, de rectangles, de triangles et de losanges. Elles sont sillonnées de six heures du matin à minuit, par des artères d'acier sur lesquelles coulent, pour ainsi dire, une cinquantaine de tramways mus à

Syntaxe.

Chap. VIII. — La Conjonction.

I. CONJONCTIONS DE COORDINATION.

1. **Et** sert à unir deux mots ou deux propositions ; s'il y a plus de deux, "et" ne s'emploie que devant le dernier, et même peut se supprimer tout à fait. — Voir le texte.

Au début d'une phrase, il s'emploie pour marquer la surprise ou l'indignation ; — pour affirmer plus fortement : "Et partout le meilleur accueil..."

2. **Ni** conj. négative, équivaut à "et," parfois à "ou," avec une négation : "ni ennuis, ni regrets."

Ce mot se répète devant chaque terme, quand on veut nier ; mais les meilleurs écrivains se sont affranchis de cet usage en beaucoup de cas.

3. **Ou**, exprime l'alternative ; souvent on le répète, et on l'accompagne de l'adv. "bien" pour renforcer le sens. — Voir le texte.

4. **Mais**, à son origine, signifie "plus," sens conservé dans la locution : "n'en pouvoir mais," (magis.)

Son rôle ordinaire est d'exprimer, dans une phrase affirmative, une très forte opposition ou une objection à ce qui vient d'être dit. — Voir le texte.

5. **Cependant**, et ses synonymes, exprime d'ordinaire une restriction et non une forte opposition.

l'électricité, se croisant dans toutes les directions, portant au front leurs panaches distinctifs qui renseignent les connaisseurs mieux que les écritaux de ceux de Paris.

La ville se divise en deux quartiers principaux: la *haute* et la *basse* ville, bien que la pente de l'une vers l'autre soit peu sensible et bien différente des deux parties homonymes de Québec. La haute ville, en majorité composée d'Anglais et d'Américains, monopolise le commerce et les affaires; par ses issues, elle débouche sur l'esplanade coquette du Parlement, d'un aspect si imposant, mais d'une architecture d'un goût très saxon et moitié arabe. C'est Edouard VII lui-même, alors Prince de Galles, notre cher pays d'origine, qui posa la première pierre de cet édifice, divisé en trois blocs séparés, en 1860: les frais de construction se sont élevés à quatre millions de dollars, soit vingt millions de francs, le tiers du Grand Opéra, à Paris.

Ottawa est le siège d'un archevêché catholique — 1886 — entouré de neuf ou dix paroisses, pendant que le flot des cultes dissidents, soumis à des pasteurs de vingt dénominations diverses, entasse les églises dans tous les carrefours. Le gouverneur anglais réside en dehors de la ville, dans la direction du nord; et à l'opposé, le délégué du Saint-Siège.

L'Université catholique d'Ottawa est la propriété des Oblats, qui y donnent l'instruction aux jeunes gens de langue anglaise et

Il contient aussi le sens de "pendant ce temps": "Cependant je reviens à Montréal..."

6. **Car**, sert à donner la raison de ce qui précède et veut dire: "et la raison c'est que," tandis que "**en effet**, signifie: "et là preuve c'est que."

Ce dernier signifie proprement "en réalité, véritablement."

7. **Donc**, amène une conclusion, et s'emploie fréquemment avec les impératifs ou dans interrogations pour les renforcer.

On en fait usage aussi comme transition pour reprendre la suite du discours, après une digression.

Les adv. "ainsi, aussi" sont souvent employés au commencement d'une phrase.—Voir le texte.

8. **Or**, est une particule de transition, suivi ou non de *donc*, elle sert à revenir au sujet.

II. CONJONCTIONS DE SUBORDINATION.

1. **Que**, remplace "comme, quand, si," lorsque à des propositions qui commencent par ces mots ou en joint d'autres de même nature: "Quand on vit et *que* l'on souhaiterait mourir." Il évite aussi la répétition complète des autres conj.: "puisque l'on vit et que l'on..."

2. **Que**, après une négation, équivaut à "si ce n'est, autre que, autrement que": "Il n'est *que* l'Évangile qui puisse..."

française depuis plus d'un demi siècle. Il est regrettable que les diverses facultés d'une Université régulière n'aient pas encore reçu ici leur organisation: la compensation, qui corrige cette lacune, Montréal et Québec nous l'offrent heureusement.

L'importance de la Capitale s'accroît insensiblement comme sa population, qui atteint le chiffre de 60,000 habitants..

Dieu veuille que ce soit pour ton frère le terme de ses courses, le terme un jour de ses petits labours, le tombeau de ses restes, la porte de la gloire ! Comment faire pour t'y rejoindre avec ceux des nôtres qui nous y tendent les bras?... A toi et à moi de fournir la solution du problème ! Adieu!... C'est le seul rendez-vous désormais !

Ton frère LOUIS.

N° II.

Dissertation Littéraire.

A.—SUJET LITTÉRAIRE.

Les Parties de la Rhétorique: — Leur Nature, leur Importance.

“ Il ne faut pas, dit Fénelon, faire à l'éloquence le tort de croire qu'elle ne soit qu'un art frivole, dont un déclamateur se sert pour imposer à la faible imagination de la multitude et pour trafiquer de la parole.”

La rhétorique a en effet pour but de développer les dons naturels de l'orateur. Elle règle le choix et la disposition des idées, l'ordonnance, la forme et le ton du discours.

Elle peut servir encore à ceux qui veulent se rendre un compte bien exact de leurs impressions et apprécier sainement une œuvre oratoire ou littéraire quelconque.

* * *

Les règles de la rhétorique, comme celles de tous les arts, tirent leur origine de la nature et de l'expérience. C'est en étudiant les œuvres des poètes, des historiens, des grands orateurs,

que les critiques les ont reconnues et déterminées. Elle n'ont pas précédé l'éloquence; elles en sont sorties, au contraire. L'on a placé les règles dans un ordre logique, en les subordonnant les unes aux autres, en les répartissant en trois grandes catégories : **Invention, disposition, élocution.** L'on a également réparti les sujets en trois classes ou genres, qui sont : le démonstratif, le délibératif, le judiciaire. Mais comme les règles de la rhétorique s'appliquent également aux trois genres, nous pouvons les examiner en prenant successivement chacune des trois parties indiquées.

* * *

Et d'abord la composition du discours relève de l'invention. L'orateur, pour atteindre son but, qui est de persuader ou de dissuader, doit "prouver," "plaire," "toucher." Parfois un seul de ces moyens suffit, mais presque toujours il faut faire usage de trois. C'est par les *arguments* que l'on prouve, par les *mœurs* que l'on plaît, par les *passions* que l'on touche.

Les arguments sont la partie indispensable, la base même du discours; les autres moyens ne font que seconder les preuves, les mettre en lumière, en faire ressortir l'importance. Cependant l'art même le plus ingénieux ne peut en dissimuler complètement et longuement la valeur réelle. Un esprit exercé et réfléchi reconnaîtra toujours, à la longue, le côté faible d'une démonstration. Mais il pourra se laisser momentanément séduire.

C'est par les mœurs surtout que cette séduction même s'exercera et que l'orateur se conciliera les sympathies de son auditoire. La modestie, son attachement à ce qui est juste et beau, lui ménageront de l'autorité sur son auditoire. Il exciterait la défiance en se montrant violent de parti pris et désireux avant tout d'écraser adversaire. Toutefois, il devra faire usage des passions, tâcher d'éveiller la pitié, l'indignation ou la terreur, quand le sujet permettra de faire appel à ces sentiments.

* * *

Mais, comme dit Montesquieu, il ne suffit pas de montrer à l'esprit beaucoup de choses, il faut les montrer avec ordre. C'est ce que la rhétorique enseigne dans la disposition.

Elle divise le discours en six parties: d'abord, l'*exorde*, sorte d'entrée en matière; puis la *proposition*, ou sommaire du sujet; la *narration*, qui n'est que l'exposé des faits particuliers auquel se rattache le sujet; la *confirmation*, partie essentielle du discours,

puisqu'elle est elle qui apporte les preuves à l'appui de la cause; la *réfutation*, par laquelle on détruit tous les arguments dont l'adversaire a usé on pourrait se servir; enfin, la *péroraison*, ou conclusion. Dans cette dernière, l'orateur doit résumer les parties principales du discours, montrer d'une manière concise et énergique la valeur des preuves réunies et tâcher de lever les dernières hésitations de l'auditeur en faisant appel à la passion.

La disposition qui fournit le plan, est pour ainsi dire la charpente du discours. Il est donc important de la bien soigner, pour éviter la confusion et la prolixité.

* *

Quant à l'élocution, c'est la partie de la rhétorique qui traite du style. Pour signaler son importance, il nous suffira de rappeler l'opinion d'un critique éminent qui fut en même temps un grand écrivain. Buffon a écrit dans son *Discours sur le style* que "les ouvrages bien écrits étaient les seuls qui passeraient à la postérité."

L'élocution traite des qualités générales et particulières du style, ainsi que des figures. C'est elle qui nous apprendra à donner l'âme et la vie au discours déjà préparé par la disposition et par l'invention. En effet, la forme relève les mérites du fond, met en relief les faits et les idées, et elle doit être une des préoccupations constantes de l'orateur.

* *

Il serait donc injuste de regarder la rhétorique comme un art inutile. Sans doute, il ne peut suppléer à la nature, mais il vient prédominant à son aide, ainsi que l'atteste l'exemple de Cicéron et de bien d'autres orateurs remarquables.

Quant à l'abus que l'on en peut faire, il est fort regrettable. Mais le mépris que nous professons avec raison pour ces rhéteurs qui, selon l'énergique expression de Fénelon; "trafiquent de la parole," doit-il nous faire oublier que Démosthène, grâce à une éloquence à laquelle l'art lui-même n'était pas étranger, retarda de quinze ans l'asservissement d'Athènes et de la Grèce par Philippe ?

A. MARAIS.

B.— Caractères Généraux de la Littérature au XVII^e Siècle.

(Sujet de Conférence.)

Plan.

1. La littérature française au XVII^e siècle, présente dans sa physionomie harmonieuse un premier trait — c'est la raison.

La raison *spéculative* ou théorique, qui s'exerce dans le domaine de la vérité pure; — la raison *pratique*, qui s'applique au discernement du bien et du mal pour la direction de la volonté; — la raison *esthétique*, qui goûte un vrai festin à la table du beau littéraire, artistique, religieux

Prendre Boileau, comme exemple, ainsi que Pascal; — citer leurs paroles et faire ressortir la part de la raison, sa prédominance sur les facultés subalternes.

Leur opposer V. Hugo, A. Dumas, Labiche et Rostand.

Conclure par la raison dans les œuvres de Corneille, en la caractérisant par quelques-uns de ses plus beaux vers.

2. De cette racine — la raison et le bon sens — naissent et germent, la *simplicité* et le *naturel*, deux tiges charmantes, deux fleurs gracieuses, portées sur la même tige, mêlant leur parfums et presque mariant leurs couleurs

Simplicité dans l'œuvre de Racine: ni intrigues ni combinaisons complexes, ni caractères illogiques: Citations. Simplicité et naturel dans les marqueteries incomparables de La Fontaine: Citations.

Simplicité et naturel dans les *Lettres* de Mad. de Sévigné et de Mad. de Maintenon.

3. Une autre qualité, moins à fleur de terre, c'est l'*ordre* et la *mesure*, qui conservent la justesse, l'équilibre, la puissance.

M. Faguet a écrit de V. Hugo que: "le manque de tact et de mesure est presque la faculté maîtresse de ce grand poète; et il a trop étalé au monde son foyer, comme sa propre personne."

Taine a dit des romantiques: "Tous ces gens-là sont trop sensibles et leur imagination nous jette en plein rêve!"

Citer Bossuet, à l'éloquence si serrée et si bien ordonnée, à côté de Lacordaire, à l'éloquence pathétique et à effet visible et recherché.

4. La noblesse ou distinction est un autre caractère dominant.

L'Hôtel de Rambouillet, les Salons, l'Académie concoururent à l'envi à *dévolgariser* la langue et à *débrutaliser* les mœurs.

Quel parfum d'élégance et de délicate suavité s'exhale, des *Chœurs* de Racine, de la *Lettre à l'Académie* de Fénelon !
Citations.

La contre-partie, Zola et d'autres peuvent l'offrir avec une surabondance de révoltante bassesse et de grossière mise en scène: c'est la fleur dans l'immondice!

5. Un autre trait saillant, c'est l'*imitation* de l'*antiquité*. Mais imitation indépendante et large, originale et créatrice: ce qui exclut une littérature "artificielle," comme Shérer ose la nommer à cette époque.

a) Corneille s'est fait une âme romaine, au contact de son esprit avec l'histoire de Tite-Live, de Tacite, de Sénèque.

b) Racine est plutôt Grec, lorsqu'il rend la beauté de Sophocle et d'Euripide.

c) Molière, qui travaille à la vapeur — avant même que la science en ait exploité la puissance motrice—s'assimile en se jouant Plaute et Térence, et par eux Ménandre, sans jamais cesser d'être lui-même.

d) La Fontaine emprunte à Esope, à Phèdre les sujets de ses fables qui deviennent, sous sa plume, une "comédie à cent actes divers," œuvre du moyen âge aussi, vraiment gauloise, estampée de l'esprit français dans tout le relief de son empreinte incommunicable.

e) Boileau, le grincheux satirique, le moins personnel peut-être de toute la galerie, garde cependant son caractère national dans l'imitation d'Horace et de Juvénal.

f) La Bruyère aussi se dérobe d'abord sous la vieille défroque grecque de Théophraste; mais quel peintre des nuances et des caractères de son temps!

g) Quant à Fénelon, son œuvre respire l'âme homérique et virgilienne, même où l'on s'y attend le moins.

Exceptions relatives: Bossuet, Pascal, Sévigné, La Rochefoucauld et Saint-Simon.

6. Une autre gloire du XVII^e siècle, c'est la morale spiritualiste. Qu'est-ce que la morale?

Qu'est donc la règle des mœurs en littérature, dans un drame, un opéra, un roman, une pièce lyrique?... L'art a-t-il des relations nécessaires avec la morale?

Répondez, vous Hugo, vous Musset, vous Dumas, père et fils, vous légions d'écrivains... Pardon, répondez, vous lecteurs et lectrices, vous public des spectateurs.

Ni l'art ne peut décliner l'autorité de la morale, ni la morale expirer à la frontière de l'art.

Preuves et citations: Corneille, Pascal, Bossuet, LaBruyère.

7. Un dernier caractère commun du siècle classique, c'est l'esprit chrétien: conclusion naturelle de leur^e morale, puisque, en dehors de Dieu et de sa révélation, il n'existe aucun fondement stable et immuable de la responsabilité de nos actes et de leur sanction ultérieure.

Le romantisme s'est épris, après Chateaubriand, d'un certain esprit de religion, qui a dégénéré en religiosité vague, vaporeuse, panthéistique, laquelle a fini par s'évanouir, laissant le champ libre à l'athéisme, au naturalisme, au réalisme.

La preuve surabonde du contraire pour les contemporains de saint Vincent de Paul, de saint François de Sales..

CONCLUSION.

Le style,—époque de la fixation de la langue, grâce à l'ensemble de caractères reconnus plus haut. Corneille possède de la langue française la vigueur et la virilité; Pascal, la raison claire et la force unie à l'ironie; Molière, l'abondance et la variété; La Fontaine, le sel gaulois, la finesse naïve, la piquante ingénuité; Bourdaloue, la logique froide mais limpide; La Bruyère, la richesse du tour et la phraséologie; Fénelon et Racine, la souplesse simple, l'aisance élégante, la pureté diaphane; Bossuet, tous les tons et toutes les ressources...

C.—M. G. DESCHAMPS, ÉLÈVE DE RENAN.

(Sujet pratique.)

En M. Gaston Deschamps il faut distinguer, avec soin, trois écrivains d'inégale valeur: le pèlerin du pays de la beauté grecque, le critique littéraire, le théologien élève de Renan.

(L'auteur étudie les deux premiers, et arrive ensuite au dernier.)

Les opinions théologiques de M. Deschamps me paraissent fort contestables.

Il adresse à l'Eglise un grand nombre de reproches, celui-ci entre autres, qu'elle s'attache trop aveuglément aux formes passagères et particulières de l'esprit religieux. Ah! si elle voulait se moderniser; si elle consentait à briser "quelques moules rebelles!" L'aimable auteur de "Chemin fleuri" ne craint pas de

blâmer nos évêques, il les adjure de s'en rapporter, en matière de dogme, à l'auteur des "Cigognes"; il leur présente comme des modèles à suivre les pasteurs Wagner, Pujo, chrétiens conciliants familiarisés avec les beautés du kantisme; il regrette évidemment que le catholicisme ne soit pas le protestantisme ou le renanisme.

Il est douloureux de ne pouvoir pas répondre, comme nous le désirerions, à ces très aimables invites. Ceux qui nous les adressent ne se doutent pas qu'ils demandent à l'Eglise tout simplement de se suicider, et à nous-mêmes, quoi donc? mais d'apostasier. Si un prêtre professe les doctrines de Wagner et consorts, il n'a plus le droit de porter sa robe. L'Eglise incarne la tradition chrétienne, elle représente l'autorité vivante. Du haut de quelques résultats scientifiques contestables, M. Deschamps l'adjure de modifier sa conduite conformément à une philosophie qui ne sera démodée et ridicule que dans vingt ans. Or, nous nous permettons de trouver déjà vieillotte la phraséologie mystico-allemande de nos jours, surtout si on la compare aux enseignements précis et très français du cathéchisme.

* *

Un autre reproche que M. G. Deschamps adresse à l'Eglise catholique actuelle, c'est de dédaigner la *science* en général et l'*exégèse* en particulier.

Que M. Deschamps me permette de le lui dire, il est mal, très mal informé... A Paris, à Fribourg, à Rome, à Jérusalem, les prêtres publient des études bibliques qui feraient légèrement sursauter M. Deschamps, s'il consentait à les lire. Des sages, même, estiment que certains auteurs, avant-garde de l'exégèse catholique, lancés dans la voie du progrès, vont plus vite qu'il ne conviendrait. Après tout le catholicisme a le temps! et les docteurs d'Outre-Rhin ne sont rien moins qu'infailibles...

L'ironie renaniste devient plus insupportable encore, quand M. G. Deschamps ne craint pas — dans une copieuse dissertation sur Renan, son maître, presque son seul maître — de s'attaquer à saint Jean-Baptiste, qu'il appelle "un pauvre diable," un "illuminé," qui blâmait (admirez ce mot, je vous en prie), l'infâme concubinage d'Antipas et d'Hérodiade. M. G. Deschamps a-t-il lu le beau portrait du Précurseur tracé, à grands traits, par Bossuet? Il l'y a vu alors comme le plus grand homme qui ait jamais existé, comme le représentant le plus parfait de la vie contemplative; il incarne la protestation de l'innocence, de la justice et de la morale

contre la force brutale et la corruption... Renan n'a montré du Précurseur que la poussière qui couvrait ses pieds, si beaux au témoignage de l'Écriture, et le bas de sa robe...

* * *

M. G. Deschamps, qui ne veut pas voir le catholicisme où il est, se tourmente pour imaginer une religion nouvelle, car, à son sentiment, aucune nation ne saurait vivre sans religion. Et voici ce qu'il nous invite à croire et à aimer :

" L'humanité saura, elle aussi, tirer d'elle-même le moyen de subsister et de poursuivre sa marche sur les routes les plus périlleuses; elle saura s'adapter à des milieux nouveaux, jusqu'au jour où l'Idéal, dégagé de ses grossiers symboles, sera l'objet d'un culte pur, en esprit et en vérité ! "

Oh ! le bon billet que nous donne là M. Deschamps ! Son maître Renan disait un jour : " Nos pères vivaient d'une ombre, et nous de l'ombre d'une ombre. " Ce que nous offre M. Gaston est moins que l'ombre d'une ombre : c'est une phrase pauvre ! Avec une pareille nourriture, nos intellectuels veulent entretenir et développer la vie morale de la France !

Ils ne comprennent pas qu'ils sont, dans l'ordre religieux, démesurément, infiniment au-dessous des bonnes femmes qui disent tous les jours : " Notre Père des cieux, donnez-nous notre pain quotidien ! " — Abbé DELFOUR, (*La Relig. des Cont. III, 108.*)

N° III.

Dissertation Historique.

N.-B.—Les élèves et les professeurs trouveront des conseils précis sur ce genre de travail, dans le volume à bon marché de M. BRUGERETTE: *La Composition historique*, (1670-1289).

A.—HISTOIRE COLONIALE SOUS LOUIS XV.

PLAN.

La France, sous Louis XV, faillit devenir la première puissance coloniale du monde.

Dans les deux mondes, en Amérique et en Asie, elle a ouvert la voie où l'Angleterre devait la supplanter et acquérir tant d'argent et de gloire. Ce développement colonial de la France a été

tout spontané. Le gouvernement français ne l'a ni provoqué, ni soutenu, hélas! et son intervention l'a même empêché d'être durable.

* * *

Deux périodes dans cette histoire coloniale sous Louis XV.
I. Progrès de 1713 à 1754,—système de Law; Compagnie des Indes; rappel de Duplex.

Le Canada... les Indes...

II. Ruine de 1754 à 1763. — Traité de Godehew (1754): reddition des conquêtes de Duplex.

Etablissement de la domination anglaise au Bengale; ruine de la domination française par les Anglais, malgré les efforts désespérés de Lally-Tollendal (1758-61); conquête du Canada par les Anglais, malgré la résistance héroïque de Montcalm (1754-60).

Perte de la plupart des autres établissements coloniaux. Désastreux traité de Paris (1763).

* * *

L'histoire coloniale de la France sous Louis XV montre assez qu'on ne saurait refuser aux Français les qualités nécessaires à l'expansion extérieure. La cause de notre échec ne peut-être attribuée qu'aux fautes du gouvernement royal.



B. Lettre de Montcalm à Berryer, ministre de la Marine (1759.)

Observations Préliminaires. — Malgré les héroïques prouesses de Montcalm, la situation du Canada, en 1759, était désespérée. On ne pouvait plus compter que sur "une continuation de miracle."

Montcalm envoya à Versailles un de ses lieutenants, Bougainville, pour solliciter quelques secours. Depuis trois ans il soutenait la lutte contre une armée de 40,000 hommes, avec 3,800 hommes de troupes régulières et des Indiens qu'il avait enrégimentés.

Le gouvernement qui ne songeait alors qu'à la campagne du Rhin ne voulut rien promettre, pas même un envoi de poudre.

—Monsieur, dit Berryer à Bougainville, quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries!"

—On ne vous accusera pas de parler comme un cheval," riposta l'envoyé.

On supposera donc que Montcalm adressa lui-même, dans une lettre, une vive réplique à la boutade du ministre.

Développement.

J'apprends, Monseigneur, par le comte de Bougainville, que ce sont les "Ecuries du roi" que nous prenons tant de peine à défendre depuis tantôt trois ans! Assurément, je ne me croyais pas destiné à un tel honneur: ce qui ne m'empêchera pas de croire cependant que mon épée vaut mieux qu'un balai. Je déplore cette fatalité qui amène le Roi à confier le sort de ses Etats et le soin de sa gloire à de si mauvais serviteurs, et je suis sûr que, si M. de Bougainville avait eu l'honneur de lui parler, Sa Majesté eût pris en pitié ceux qui meurent ici de misère.

Je suis convaincu que cette lettre vous jettera dans le plus grand mécontentement et dans la plus vive irritation: car il vous sera désagréable, je le pense, que le Roi eût à s'enquérir de ce que vous faites, de ce que vous dites, et vît de quelle façon vous veillez aux intérêts de ses colonies. Du reste, monsieur, si vous trouvez que je le prends de trop haut avec vous, vous m'avez concédé le droit de me redresser et de vous parler en face.

* * *

Vous était-il bien difficile d'accéder à mes demandes? Cela portait-il atteinte à votre crédit? C'est une armée, en détresse, qui implorait quelques secours afin de sauver un pays.

Malheureusement les courtisans ont toujours mal conseillé notre maître: on lui cache la vérité et c'est en le trompant qu'on arrive au pouvoir. Tandis que des milliers d'hommes vont combattre les Anglais sur le continent européen où ils ne sont pas, Sa Majesté sait-elle que ces mêmes Anglais ont trois cents navires de guerre sur l'Océan et que, ici, ils sont quarante mille contre nous, dix contre un? Ils ruinent notre colonie, et le ministre de la Marine lance des propos insolents à l'adresse d'un gentilhomme, mais n'a ni poudre ni argent à envoyer à nos troupes qui luttent pour sauver l'honneur du nom français! Je parle en soldat; Votre Excellence me comprendra-t-elle? Pour user de votre langage, ce n'est pas la maison que les ennemis veulent brûler: c'est à ces "écuries" que vous dédaignez tant qu'ils s'attaquent.

Aussi bien ferait-on mieux de les leur céder tout de suite, puisque l'on ne tient point à les défendre. Dites-le au Roi: la guerre sera finie et les Anglais auront atteint leur espérance. Qu'y perdra-t-on, après tout? "Quelques arpents de neige!" car c'est ce que l'on prétend à Paris, et c'est en quoi l'on se trompe, en quoi on lâche la proie pour l'ombre! Personne en effet parmi les cour-

tisans n'a jamais dit au Roi : qu'il possède en Amérique un pays plus grand que la France, où le sol est fertile, le climat doux, propice à la colonisation; que ce pays est situé dans une position exceptionnelle; qu'il peut devenir une source abondante d'expansion commerciale et de richesses; qu'il suffirait d'y envoyer quelques vaisseaux et qu'il aura la suprématie sur les puissances maritimes. Or, tandis que Votre Excellence hausse les épaules en prenant connaissance des vues politiques, exposées par un maréchal-de-camp, notre opiniâtre adversaire s'avance chaque jour sur le territoire français, envahit peu à peu cette belle contrée, ruine notre commerce, assassine les officiers du Roi ! Personne là-bas ne réclame, pas même le ministre : et parmi nous personne ne se plaint, pas même ces vaillants soldats que vous abandonnez; car il leur importe peu de mourir : ils savent bien, eux, qu'ils ont agi loyalement et ils peuvent se vanter d'avoir du moins sauvégardé l'honneur.

Lorsque M. de Vaudreuil est arrivé ici, il y a trouvé 3,000 soldats sans munitions et accablés de tous côtés. Nous les avons ralliés et, deux fois déjà, nous avons battu les Anglais; ce sont des victoires qui valent peut-être celles d'Outre-Rhin et qui, en tous cas, sont plus utiles. Si le moindre renfort nous était accordé, ces 15,000 hommes que je commande, de concert avec la population soulevée, accompliraient des prodiges. Le succès est là peut-être, il suffirait d'un convoi de poudre!

* *

Mais j'écris, poussé par mon désespoir, et j'oublie que ceux qui mènent à la mort des milliers d'existences dans un moment de mauvaise humeur ou d'égoïsme sont peu capables de me comprendre. Si l'indignation m'emporte, c'est que j'ai tenté de faire ce que vous n'avez pas fait et ce qui était votre devoir. Je périrai dans cette lutte et il est probable que vous prouverez à Sa Majesté que vous étiez un héros et que j'ai été un traître, car je me bats à l'heure qu'il est, et je ne puis être en même temps au champ d'honneur et au lever du Roi.

Mais du moins j'espère de l'équitable avenir que jamais le nom de Votre Excellence et celui du marquis de Montcalm ne seront placés au même rang.

F. DE BREMONT D'ARS.

Dissertation Philosophique.

A.—LE RIRE ET LE SOURIRE.

Qu'est-ce que le rire? Ne le demandez pas aux savants Leurs réponses vous feraient rire, sans vous instruire beaucoup. LA-ROUSSE, par exemple, définit le rire : " La réaction de la faculté esthétique de l'orbe, blessée par le spectacle des choses."

Oh! qu'en termes plaisants ces choses-là sont mises.

Cicéron a écrit: "Qu'est-ce que le rire? Comment l'excite-t-on, où siège-t-il, quelle est sa raison d'être?... Je n'en sais rien, et je n'ai pas honte de mon ignorance. Ceux qui promettent de nous l'expliquer, ne le savent pas eux-mêmes."

" Rien de plus banal que le rire, dit un contemporain, et rien qui demeure plus inexplicé." (1) N'entrons dans le dédale d'aucune théorie; tout bonnement, avec ce dernier écrivain, distinguons le rire *physique* et le rire *psychique*; l'un, phénomène nerveux; l'autre, qui vient d'abord d'une émotion de l'âme. Ils se ressemblent, au moins de loin, dans certaines manifestations extérieures; ils diffèrent dans leur signification comme dans leurs causes. Il serait faux de dire, comme on le fait, d'une manière absolue, que le rire est le signe de l'intelligence humaine.

* * *

Il y a un rire niais, le rire de l'idiote, celui du tout petit enfant que l'on chatouille et qui rit sans savoir pourquoi. Il y a le rire qui éclate dans un accès de douleur; et des gens, intelligents ou non, sont secoués par le rire, quand ils ont respiré du *gas hilarant*; ou encore, quand ils ont bu, plus que de raison, certaines liqueurs qui rendent *gai*!... Combien de rires où l'intelligence n'a aucune part! Quant au " fou rire," qui fait que l'on rit aux larmes, que l'on se pâme, qu'on se roule, qu'on est malade de rire, il est tout à la fois psychique et physique; il commence par l'esprit, bientôt il finit par *tordre* cruellement les nerfs et les muscles: l'intelligence n'y peut rien, pas plus que la volonté.

(1) M. L. DUGAS, docteur ès-lettres: *Psychologie du Rire*; Paris, Alcan, 1902.

Pour ce qui est des rires *humains*, signe et expression d'intelligence et de volonté, on en compte juste autant que d'états d'âme. La variété est en grande; et, chose pénible à constater, les mauvais rires — sans compter le "gros" rire et le rire "grossier" — sont de beaucoup plus nombreux que les bons. Nommons, par exemple, le rire de mépris, de dépit et de dédain; le rire de pitié, de moquerie, d'ironie, de sarcasme; et le rire *forcé*, qui est un des pires! "La férocité peut rire; celui qui a tué sans émotion peut rire; la légèreté peut rire; l'indifférence peut rire; l'insouciance peut rire." (1)

La *façon* de rire traduit, à elle seule, non seulement l'état d'âme, mais aussi l'intelligence, même la vertu. Un observateur a posé des règles pour le son du rire, représenté par des voyelles: le rire en A est un signe de franchise; en I, signe de naïveté; le rire en U est, paraît-il, celui des hypocrites. Chacun sait les métaphores du langage courant, qui jugent le rire par le goût, par les couleurs, et d'après lesquelles il y a un rire *jaune*, un rire *amer*, un rire *sardonique*, ainsi nommé parce qu'il ressemble à la grimace des gens qui mangent de la sardine.

On distingue le rire de l'honnête homme et celui de l'homme mal élevé; de l'homme d'esprit et du sot. Presque toujours, selon un texte de l'Écclésiaste, les sots rient aux éclats. La Bruyère l'a peint: "Il rit, il crie, il éclate, on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre," et c'est un fléau.

Le rire humain et intellectuel naît des choses plaisantes, comiques, ridicules. Mais il est des gens qui rient de tout, à tout propos, à propos de rien — et pour n'avoir à pleurer de rien: rires déplorables, comme celui des pauvres gens qui rient sans savoir de quoi. Saint Grégoire dans le fameux portrait qu'il a laissé de son condisciple de classe, de Julien l'Apostat, signale ce trait: "Il s'exerçait à dire de bons mots et des bouffonneries; il riait à gorge déployée."

Ce n'est là ni un signe d'esprit, ni un signe de vraie joie; pas plus que l'expression d'une âme honnête et heureuse. Evitez les gens qui se forcent à rire et ceux qui travaillent à faire rire: "Il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se lasse estimer," dit La Bruyère. La vraie joie jaillit à la fois du bon esprit et du cœur bon; la jovialité, du caractère; la gaieté, du tempérament. Tous les bons rires se rapportent au rire de vraie joie et de bienveillance: ils ont pour premier effet d'être communicatifs.

(1) ERN HELLO: *L'homme*, p. 37.

Il paraît que le Français — et sans nul doute le Canadien-Français — est né *risible* entre tous les peuples. Le pape Benoît XIV en fit un jour la spirituelle remarque. Un officier lui présentait un groupe de *gardes-marins*, qui, au beau milieu de l'audience, furent saisis du fou rire, et cela, on le conçoit, au grand ennui de l'officier qui les introduisait. Le Saint-Père essaya de le consoler :

— Monsieur le chevalier, lui dit-il, tout pape que je suis, je n'ai pas assez de pouvoir pour empêcher un Français de rire !

Par contre, c'est peut-être le cas de rappeler les vers de La Fontaine, qui doute qu'un pape puisse rire; toutefois, il n'en est pas sûr, et en cela, il a raison :

Qu'un pape rie, en bonne foi
Je ne l'ose assurer; mais je tiendrai un roi
Bien malheureux s'il n'osait rire.

(Liv. XII, 7.)

De fait, notre grand roi saint Louis riait, au dire de son fidèle Joinville, "moult clairement." C'était un saint bien Français, à tous les titres.

* *

S'il y a rire et rire, il y a *sourire* et sourire; de celui-ci, comme de celui-là, les nuances sont multiples. En général, le sourire exprime "une joie calme, faite de sympathie, d'attendrissement, d'indulgence et de bonté"; mais il traduit aussi des "émotions complexes"; il rend, beaucoup mieux que le rire "toutes les délicatesses du sentiment, tous les raffinements de l'esprit; il prend tous les tons; il est grave et léger, ironique et tendre...

"Le rire peut n'être qu'une expression de vie physique; le sourire est le rayonnement de l'âme sur les visages; il exprime les sentiments les plus élevés: la tendresse, l'amour, l'intelligence de la vérité, l'admiration du beau.

"Il est donc autre chose qu'une forme du rire, ou un rire atténué; il est le rire transformé, spiritualisé, élevé au-dessus de lui-même." (1)

Rien de plus digne de l'homme que ce rire spiritualisé, que ce rayonnement de l'âme sur les visages. C'est dans une des formes du sourire que l'on peut d'ordinaire chercher et ranger le "rire des saints." Autour du front des saints, l'Eglise et l'art chrétien posent une auréole de lumière; sur leur visage, la vertu, la paix du cœur mettent ou laissent deviner un épanouissement de joie qui

(1) Voir DUGAS, p. 125.

est une des nuances du sourire, et qui n'a nul besoin de se répandre en éclats. On connaît des saints très affables. sur la joyeuseté desquels on ne vit passer aucun nuage, et qu'on n'a jamais entendu éclater de rire. Nommons un évêque, saint Martin de Tours; une reine, sainte Radegonde, de Poitiers.

Et si naguère, en France, les chroniqueurs de gazettes furent frappés du rayonnement tranquille qui accompagnait les vierges bannies du cloître, ceux-là qui ont l'habitude de ces âmes, volontairement exilées du monde, connaissent bien ce véritable rire des "doux et des humbles." C'est une joie qu'on ne trouve pas dans le monde; le bonheur leur vient du dedans, de Jésus, et non du dehors... Il est bien vrai que la patrie des âmes n'est pas le monde et que les vaines joies ne donnent point la paix. Le bonheur est chose trop profonde pour que le plaisir, chose si légère, n'en soit pas l'ennemi.

* * *

C'est que le bonheur, celui du dedans, est là surtout, et il transparait, sans bruit comme sous effort, sur les traits des serviteurs et servantes de Dieu qui travaillent à devenir des saints et des saintes.

Parfois il se trahit et se communique avec plus d'expansion. Mais quoi qu'il en soit, qu'il y ait rire, sourire, simple rayonnement de joie dans l'esprit, dans la conversation et dans la vie, un saint ne doit pour être triste — sous peine d'être un "triste saint" — un moine, non plus, un vrai chrétien, pas davantage.

C'est la leçon de l'Evangile, c'est l'enseignement des maîtres; c'est l'exemple de ceux que Dieu et l'Eglise nous offrent comme protecteurs et comme modèles. (1)

B.—LE SUICIDE.

Le suicide n'est pas même mentionné dans le livre du peuple de Dieu.

De nos jours hélas ! dans notre société contemporaine, le suicide est à l'état de plaie hideuse, de fléau, de peste en permanence. Ses ravages éveillent de jour en jour les alarmes des esprits qui pensent et l'attention des criminalistes.

Ces criminalistes et les sociologues sont unanimes à le honnir, à le condamner, à le proclamer déshonorant, scandaleux, immoral.

(1) Voir ETUDES RELIGIEUSES, 5 oct. 1902, p. 40 et suivantes.

S'il y a, par malheur, des aliénés, des cerveaux déséquilibrés qui appellent la mort volontaire, il y aurait erreur totale à considérer tout suicide comme le fruit de la folie. Neuf fois sur dix, on a légalement constaté que la mort volontaire est affaire de liberté, qui exclut la fatalité nécessairement.

Il importe donc, pour rectifier les jugements des pusillanimes et les interprétations trop optimistes, d'établir le **devoir fondamental** de l'homme envers lui-même, d'établir aussi les **causes morales** qui conduisent l'homme à sa propre destruction.

“ Le bien et le mal, la vie et la mort relèvent de Dieu, ” a dit l'Éclésiastique, XI. 14

I

Le premier devoir de tout être raisonnable est assurément l'entretien et la conservation de sa vie. Admettez-vous, oui ou non, que l'homme, qui est incapable de se donner la vie, soit soumis à des devoirs ? Si l'homme a des devoirs, lui permettez-vous de se tuer ? Ce serait une évidente contradiction. Car si l'homme a le droit, est autorisé sans lâcheté et sans déshonneur à s'ôter la vie, il pourrait par là-même s'exempter de tout devoir.

Ne point détruire son existence est donc le premier devoir, puisque c'est la condition de tous les autres.

C'est pourquoi, il faut affirmer sans crainte que le suicide est un crime abominable.

a) *Contre Dieu.* N'est-ce pas une flagrante violation de ses droits ? C'est lui, lui seul qui donne la vie, à lui seul de la reprendre.

Est-ce que la vie n'a pas été accordée à l'homme comme un temps d'épreuve et de combat pour atteindre sa fin. L'abrégé de sa propre autorité, n'est-ce pas s'ériger en arbitre de ses mérites et de sa destinée, clore une lutte dont Dieu seul doit marquer le terme, abandonner en traître le poste confié ?

Au regard même de la raison saine, de la conscience droite, de la liberté bien comprise, le suicide est donc une désertion morale, une lâcheté sans nom, un déshonneur sans pardon, sans rémission.

Prouver davantage une semblable vérité ne servirait qu'à l'affaiblir et à la diminuer.

b) C'est un crime contre la *famille*. — Quiconque se délivre par une mort violente et volontaire, est père, époux, frère, ou enfant. Acceptez-vous qu'un père se doive, aussi bien que l'époux, à son épouse, à sa famille ? Peut-il se soustraire sans honte et

sans forfaiture à ses obligations, à l'honneur de sa bonne réputation, à l'avenir de ceux qui lui sont unis par les liens du sang et de la nature?... Jamais ! Les animaux eux-mêmes, éclairés par leur instinct, se dépensent tout entier à la vie, à l'entretien de leur progéniture. Et l'homme serait autorisé à ne rien devoir aux siens, ni secours, ni bon exemple, ni bon renom!..

Alors c'est la ruine et la destruction. C'est la décomposition même du cœur et de ses sentiments les plus nobles et les plus sacrés.

c) C'est un crime contre la *société*.—Jamais sans nul doute, la vie sociale ne s'est manifestée aussi intense qu'à notre époque, jamais peut-être les hommes n'ont foulé aux pieds les devoirs sociaux et réciproques comme de nos jours.

Que fait-on aujourd'hui de la *charité* envers son semblable ? on la transforme en égoïsme méprisable ? Que celui qui veut faire du bien à son prochain se lève ! qu'il produise ses actes de bienfaisance désintéressée. Comptez la troupe avide de ceux qui sont perpétuellement disposés à faire aux autres ce qu'ils détestent avec colère, rancune et vengeance qu'on leur fasse à eux-mêmes !

Où est la *pitié* pour le malheur et les souffrances du voisin?... Où est le *dévouement* qui se manifeste par des sacrifices généreux et constants ?

Non, il n'est pas douteux, nous vivons dans un siècle d'intérêt, de grossier matérialisme, de cupidité sordide, de monstrueux égoïsme.

Et ce qui est pis encore, c'est le *scandale* qui trône sur les ruines de la charité naturelle : niera-t-on la contagion du mauvais exemple que le suicide exhale : on frémit d'horreur devant les ravages d'une épidémie infectieuse qui décime les familles et entasse les cercueils. Frémit-on également devant les récits de tentative, d'infantide, de suicide ; devant les aveux détaillés concernant le trépas volontaire d'un alcoolisé, d'un découragé, d'un scandaleux qui n'a pas le cœur de vivre pour se réhabiliter et racheter son honneur ?

d) Que pensez-vous des écrivains publics qui relèvent jusqu'au moindre geste d'un infortuné qui attend à ses jours, qui a succombé à son infernal dessein ? Quel jugement portez-vous sur la peinture de ces crimes inouïs qui se multiplient au point de nous jeter dans l'indifférence, l'insouciance, la froideur ?

Quoi donc, le suicide ne serait-il pas un crime envers soi-même ? Un jeune homme, un père de famille se tue, l'un d'un

coup de révolver, l'autre en se jetant au fond d'une rivière !... Je vois sur la première page d'un journal, en janvier dernier, le récit du suicide d'un misérable qui s'entaille la gorge avec un rasoir ; huit jours après le même journal et à la même page renouvelle un récit identique, sans un seul mot de blâme !... Puis c'est un père de famille qui annonce froidement à ses deux enfants, jeune garçon et jeune fille, qu'il veut en finir, qu'il en finit réellement, la nuit, en s'asphyxiant !...

Encore une fois que pensez-vous de semblables nouvelles servies à 50 et 70,000 lecteurs, avec les plus infimes circonstances, sans jamais les accompagner d'un mot de correction et de morale, d'horreur et de réprobation ! Comment expliquer que des écrivains publics, ayant la noble mission d'éclairer la conscience nationale, n'ont pas sous la plume une suggestion, la plus légère, en faveur de la dignité humaine, de la loi naturelle, au nom de la raison, de la conscience, de la morale et de sa sanction ? Comment entendre que l'on se complaise à la peinture détaillée de révoltantes scènes de sang et de mort, sans trouver une larme à mêler aux larmes de ces deux enfants qui pleurent des sanglots inconsolables, un soupir de compassion à l'adresse de la famille flétrie, sans tirer une leçon pour les lecteurs et les lectrices, membres de la société canadienne, sans rappeler une seule fois la loi divine, la sanction finale des actes criminels ?

Accordez-vous votre approbation à quiconque refait sous vos yeux la scène d'un suicide, jusqu'aux couleurs du chapeau et de la robe, qui s'adresse exclusivement à l'avidité et malsaine curiosité de l'imagination et de la sensation humaines ? L'homme n'est-il homme que par ces deux brutales facultés, si souvent indépendantes de sa volonté ? Estimez-vous qu'il y a immoralité à repaître ainsi les instincts grossiers de la bête humaine ; n'y a-t-il pas trahison grave, la trahison d'un mandat social, quand on ne condamne ni l'homicide ni le suicide ?

Terrible et formidable responsabilité de tout homme qui écrit, s'il cesse de rappeler les principes fondamentaux du droit, du devoir, de la vérité, de la morale, de la religion ; s'il confond le mal et le bien, épouvantable malheur des conséquences d'une telle publicité pour la société et la famille, et dont l'écrivain reste justiciable au tribunal de son Juge, qu'il le veuille ou non !

II

Quelles sont les causes de la multiplicité des suicides dans la société actuelle ?

Savez-vous que la proportion des morts volontaires s'accroît tous les ans : les pays protestants, l'Angleterre exceptée, présente une moyenne de 200 suicides sur un million d'habitants, et les pays catholiques, une moyenne de 60 par millions ?

Savez-vous que ce n'est plus seulement l'homme, déserteur de son poste et traître à son devoir, qui attente à ses jours, mais aussi la jeunesse et l'adolescence apportent leur abominable contingent aux annales du suicide ? La femme elle-même, hélas ! s'y inscrit pour un quart dans ce lugubre tableau : le sexe de l'innocence et l'âge de l'espérance sont devenus l'âge du crime et du désespoir !

Pourquoi donc, encore une fois ? Tout ce qui rompt l'équilibre des forces dans une société, dans une famille, dans un individu, multiplie du même coup les suicides. Crime inouï dont les prétextes sont plus inouïs encore !

Quand une âme cède à ses appétits déchaînés, quand la soif de posséder, de jouir, de s'amuser est sans mesure, quand les désirs et les passions s'exaltent, quand l'effort pour parvenir devient course folle et lutte sans merci, alors les ressorts de l'âme se brisent soudain, devant les désenchantements, les insuccès, le déshonneur, l'infortune. La vie devient à charge, quand elle ne donne point ou plus les délices vers lesquelles on l'avait orientée tout entière.

Oui, les passions humaines — de l'orgueil à la paresse immonde, en passant par la colère, l'impudicité, la jalousie et l'excès des liqueurs fortes, — les passions enracinées et hautes comme les chênes de nos forêts, voilà la première cause de ruine dans une âme, même baptisée et qui a fait sa première communion.

Je mets au défi tout écrivain de talent d'écrire un roman, de construire une pièce de théâtre sans les appuyer sur les passions humaines. Si j'affirmais que la lecture des romans pervers et le spectacle de certains drames sans moralité, très passionnés, peuvent inspirer et mener au suicide et à l'homicide, me croiriez-vous ? Croyez du moins aux affiches de théâtre qui s'étalent à nos yeux avec leurs taches de sang, les jeunes filles qu'on serre à la gorge, les poses sensationnelles... Ces drames, il faut plaindre avec une pitié sans bornes, ceux et celles qui ont besoin de les voir pour avoir des émotions.

Et voilà bien une seconde cause de renonciation à la vie, bien qu'elle soit moins directe et moins fréquente : je veux dire les mauvais romans et les mauvais drames de théâtre.

Il en est une troisième, l'oubli de l'âme immortelle.— Le nombre des matérialistes pratiques est incalculable. Tout l'homme est dans le corps. Voici les corps à nourrir, les bras à employer, les profits à réaliser. Et c'est tout: rien de l'esprit, rien de l'âme, rien de l'immortalité; tout de l'animal et de ses jouissances légitimes ou inavouables.

Oh ! le résultat, quel est-il ? Il ne peut être douteux: c'est dans le peuple, dans ceux qui flattent ses instincts, l'extinction lente mais infaillible de toute croyance au spirituel dans les masses, l'extinction et l'assassinat de la conscience, de la justice, du devoir; alors c'est le vol, la cupidité, la haine, l'abus de la force brutale, c'est enfin l'indulgence pour le crime et le coupable, pour l'homicide et le suicide.

Un vengeur cruel du dogme de la vie future, c'est l'incroyance elle-même à l'immortalité. Si vous enlevez à cet homme la persuasion que la mort n'est suivie d'aucune sanction, que du seul néant, vous lâchez la bride à ses convoitises immondes, au débordement de ses passions. Que reste-t-il ? rien que la loi civile, avec ses prisons, ses amendes, ses échafauds: fragile barrière.

Dès lors, cet homme rabaissé vers la terre et dans sa vie et dans ses espérances, prend la licence pour la liberté, licence du vol, du faux, du mensonge; licence de la jouissance brutale, des excès de tout genre.

Il arrive au dernier degré, à la dernière cause morale: la négation de Dieu. Quand on réussit à faire une âme sans Dieu, ce que le péché mortel devenu une habitude réalise à la perfection, le sacrilège est accompli: ni âme, ni Dieu. La terre devient alors le paradis rêvé, quand elle ne devient pas un enfer anticipé.

Dès lors, ni prière, ni sacrement, ni culte, mais la vie animale d'un être doué de raison, la vie d'un forçat dans une prison de boue. Et comme le rêve du bonheur est irréalisable, comme la santé s'use, comme le malheur visite avec la maladie, on se fait justice de ses propres mains devenues celles du bourreau.

L'argent est la plus ignoble et la plus sanguinaire des idoles. L'homme sans religion, impie et scandaleux, haineux, apostat, avide de posséder, ambitieux de dominer, n'a plus en vue que le numéraire et le capital. Il se moque de tout, de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Eglise, de l'âme et des âmes, de l'immortalité et du ciel, de sa conscience, de sa raison, de ses devoirs, de la famille et de la société; il appelle le bien le mal, le mal le bien; la vie lui est aussi indifférente que la mort.



Il est des chrétiens qui conspuent l'Évangile et la religion, qui calomnient l'Église et en fustigent le sacerdoce, qui abhorrent à plaisir la vie religieuse et les innocences qu'elle abrite... Méprisez, calomniez, détruisez, tuez même, si votre soif s'y désaltère, mais vous ne mettez jamais rien à la base des devoirs, rien à la base de la stabilité familiale et sociale: il vous reste une royauté qui trône sur la désolation, la haine, la ruine, le mal, le néant.

Dieu nous reste à nous, notre âme et ses espérances, car c'est de lui que "relèvent le mal et le bien, la vie et la mort!"



h
jo
sa
qu
et
de
at
ra

l'e
l'a
so
sur
et s
enc

de
cœ
dep
nom

som
com
à D
jour
gran
donn

ces v
dans
mani
abor

Dissertation Morale.

LES RELIGIEUSES.

C'est le propre de la vie religieuse de transfigurer la nature humaine, en donnant à l'âme ce qui lui manquerait presque toujours dans la vie ordinaire. Elle inspire à la jeune vierge je ne sais quoi de viril qui la dérobe à toutes les faiblesses de la nature, qui en fait, au jour voulu, une héroïne, mais une héroïne tendre et douce, surgissant des abîmes de l'humilité, de l'obéissance et de l'amour, pour monter au niveau des plus généreux efforts et atteindre tout ce qu'il y a de lumineux et de puissant dans le courage humain.

De ce monde perdu, dont nous nous efforçons de retrouver l'empreinte, tout a disparu, tout a péri ou tout a changé, hormis l'armée du sacrifice. Le vaste et magnifique édifice de l'ancienne société catholique s'est écroulé sans retour. Il en surgira, il en surgit déjà une autre, qui aura, comme l'ancienne, ses grandeurs et ses misères. Mais ce que nous venons de raconter a duré, dure encore et durera toujours.

Douze siècles après ces Anglo-Saxonnes dont nous venons de parler, la même main vient s'abattre sur nos foyers, sur nos cœurs désolés, pour en arracher nos filles et nos sœurs. Et jamais, depuis que le christianisme existe, ces sacrifices n'ont été plus nombreux, plus magnifiques, plus spontanées qu'aujourd'hui.

Oui, chaque jour, depuis le commencement du siècle où nous sommes, des milliers de créatures aimées sortent des châteaux comme des chaumières, des palais comme des ateliers, pour offrir à Dieu leur cœur, leur âme, leur tendresse et leur vie. Chaque jour, parmi nous et partout, des filles de grande maison et de grand cœur, et d'autres d'un cœur plus grand que leur fortune, se donnent, dès le matin de leur vie, à un Epoux immortel ...

En ce siècle de grande mollesse et d'universel affaissement, ces victorieuses ont retrouvé, ont gardé le secret de la force, et, dans la faiblesse de leur sexe, ne nous laissons pas de répéter, elles manifestent la mâle et persévérante énergie qui nous manque pour aborder de front et dompter l'égoïsme, la lâcheté, le sensualisme

de notre temps et de tous les temps. Cette tâche, elles l'accomplissent avec une chaste et triomphante hardiesse. Tout ce qu'il y a de noble et de pur dans la nature humaine est mené au combat contre toutes nos bassesses et au secours de toutes nos misères. Ne parlons plus du charme de la vie contemplative, des joies suaves de la méditation, de la solitude. Ce n'est plus là que le lot du petit nombre. La foule des dévouées se précipite dans une autre voie. Elles accourent, elles affluent pour prodiguer des soins infatigables aux infirmités les plus rebutantes, les plus prolongées de la pauvre nature humaine ; pour défricher des déserts de l'ignorance, de la stupidité enfantine, souvent si revêche et si rétive. Bravant tous les dégoûts, toutes les répugnances, toutes les dénonciations, toutes les ingratitude, elles viennent par milliers, avec un courage et une patience indomptables, soulager toutes les formes de la souffrance et du dénûment.

Et comme elles ont la force, elles ont aussi la lumière, la prudence, la vraie perspicacité. Elles ont compris la vie avant d'en avoir goûté ! Qui donc leur en a enseigné les douloureux secrets ? A elles si pures, à elles, dans l'âge où le cœur commence à être dévoré par la soif insatiable des sympathies et les tendresses humaines, qui donc leur a appris que cette soif ne sera jamais assouvie en ce monde ? Qui leur a révélé l'ignominieuse fragilité des affections d'ici-bas, des plus enracinées, de celles-là même qui se croyaient immortelles et qui tenaient le plus de place dans les cœurs où elles ont misérablement péri ? Ce ne peut être qu'un instinct divinement libérateur qui les affranchit en nous les dérobant. Les voilà délivrées des cruels étonnements de l'âme qui rencontre le mécompte, la trahison, le mépris dans le chemin de l'amour, et quelquefois, après tant d'efforts et tant d'illusions, le silence de la mort dans la plénitude de la vie. Elles ont deviné l'ennemi, elles l'ont tourné, déjoué, vaincu ; elles lui ont échappé pour toujours. Elles vont donc porter à Dieu, dans sa première fraîcheur, tout leur cœur, tous les trésors du profond amour, du complet abandon qu'elles refusent à l'homme. Elles vont tout ensevelir et tout consumer dans le secret du dépouillement volontaire des immolations cachées.

Cela fait, elles nous affirment qu'elles ont trouvé la paix et la joie, et dans le sacrifice d'elles-mêmes la perfection de l'amour. Elles ont gardé leur cœur pour Celui qui ne change pas et ne trompe jamais. Et à son service elles rencontrent des consolations qui valent tout le prix dont on les paye, des joies qui ne sont

pas sans nuages, parce qu'alors elles seraient sans mérite, mais dont la saveur et le parfum durent jusqu'à la tombe.

Ce n'est pas qu'elles aient voulu nous oublier ou nous trahir, nous qu'elles aimaient et qui les aimions. Non, la flèche qui est entrée dans notre cœur et qui y reste a d'abord traversé le leur. Elles partagent avec nous le poids et l'amertume du sacrifice. Le détachement n'est point l'insensibilité. Il n'y a que la fausse spiritualité qui rend dur, arrogant, impitoyable. Toute religion qui dessèche ou endurecit le cœur est une tyrannie menteuse. Ici, dans le vrai sacrifice, dans la mortification suprême, l'affection humaine ne perd aucun de ses droits ; ils sont tous respectés mais tous épurés, tous transformés en offrande au Dieu qui a promis de nous consoler plus qu'une mère. L'ardeur d'une tendresse souffrante, mais si pure, si droite, si sûre d'elle-même, se révèle encore dans chaque accent, dans chaque regard. Le bonheur d'être à Dieu ne ferme point un cœur bien né aux peines d'autrui, et ne l'isole d'aucune émotion généreuse. Ce cœur devient, au contraire, plus tendre et plus intimement occupé de ceux qu'il aime.

Est-ce là un rêve ? une page de roman ? Est-ce seulement de l'histoire, l'histoire d'un passé à jamais éteint ? Non, encore une fois, c'est ce qui se voit et se passe chaque jour parmi nous.

Ce spectacle quotidien, nous-mêmes qui en parlons, nous l'avons vu et subi. Ce qui ne nous était apparu qu'à travers les âges et à travers les livres s'est dressé un jour devant nos yeux baignés des larmes d'une angoisse paternelle. Qui ne nous pardonnera d'avoir, sous l'empire de cet ineffaçable souvenir, allongé plus que de raison peut-être cette page d'une œuvre trop longtemps inachevée ? Combien d'autres n'ont pas, eux aussi, traversé cette angoisse et contemplé d'un regard éperdu la dernière apparition mondaine d'une fille ou d'une sœur bien-aimée ?

Un matin elle se lève et s'en vient dire à son père et à sa mère: "Adieu! tout est fini! Je vais mourir, mourir à vous, mourir à tout. Je ne serai jamais ni épouse, ni mère; je ne serai plus même votre fille, je ne suis plus qu'à Dieu." Rien ne la retient. La voilà qui apparaît déjà parée pour le sacrifice, avec une ardeur sereine, rayonnante de grâce et de fraîcheur, le vrai chef-d'œuvre de la création ! Vaillante et radieuse, elle marche à l'autel, ou plutôt elle y court, elle y vole comme un soldat à l'assaut, pour y coucher la tête sous ce voile qui sera un joug pour le reste de sa vie, mais qui sera la couronne de son éternité.

C'en est fait; elle a franchi l'abîme avec cet élan, cet essor,

ce magnanime oubli de soi qui est la gloire de la jeunesse, avec cet enthousiasme invincible et pur, que rien ici-bas ne saura plus ni éteindre, ni égaler...

Un Dieu seul peut remporter de tels triomphes et mérite de tels abandons. Ce Jésus dont la divinité est tous les jours insultée ou niée, la prouve tous les jours, entre mille autres preuves, par ces miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent des vocations. Des cœurs jeunes et innocents se donnent à lui pour le récompenser du don qu'il nous a fait de lui-même; et ce sacrifice qui nous crucifie n'est que la réponse de l'amour humain à l'amour de Dieu qui s'est fait crucifier pour nous.

MONTALEMBERT.

